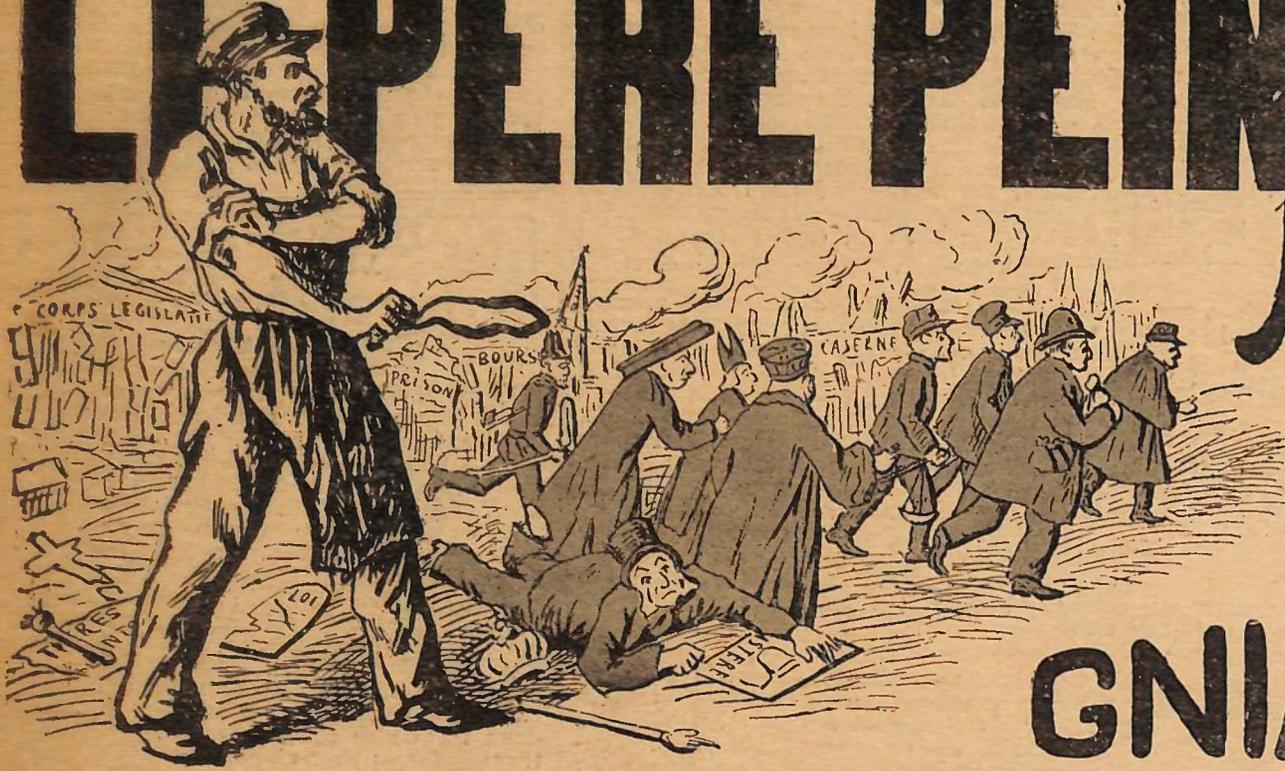


# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
France

Un an ..... 8 f »  
Six mois ..... 5 »  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS  
Étranger

Un an ..... 8 f »  
Six mois ..... 5 »  
Trois mois ..... 1 50

# Mœurs de Sauvages

## TOUJOURS LE POTEAU!

# GRANDES ÉMEUTES A HAMBOURG!



## Vive le Poteau!

C'est-y du Poteau de torture qu'il s'agit? Et, tout de suite, on songe aux histoires de Peaux-Rouges qui, vainqueurs, attachaient à ce Poteau les prisonniers de guerre. Ceux-ci, calmes dans les tortures, ne sourcillaient pas sous la douleur.

« Mais, allez-vous dire, cette exclamation de "Vive le Poteau!" ne peut avoir aucun rapport avec ces scènes barbares et légendaires qui ne sont plus de notre époque. »

Ah, vraiment! Au fait, les bons bougres, vous avez raison : les Peaux-Rouges n'usent plus du Poteau, ils ont délaissé ces coutumes atroces et, seuls, les pratiquent encore, les hideux Visages Pâles de l'Occident.

Parfaitement! Pour retrouver, dans toute son ignominie, le Poteau de torture, c'est en Europe qu'il faut venir et, principalement, en France! De même que, pour retrouver

telle quelle l'Inquisition du Moyen-Age, il faut se baguenauder en Espagne.

Le Poteau est resté nature, seul le tomawah s'est perfectionné : grâce à une mirobolante transformation industrielle il est devenu le fusil Lebel. Quant à la danse du scalp elle est avantageusement remplacée par toute une kyrielle de simagrées judiciaires.

—o—

Ces jours derniers, un des Poteaux, planté en Algérie, à Constantine, a fait parler de lui.

On y a collé deux pauvres gas, deux vaincus de la vie et de la société, qui avaient dans les veines du beau sang rouge.

Dans un milieu qui, au lieu de comprimer leur naturel, d'étouffer leurs qualités et d'atrophier leurs énergies, eut favorisé l'épanouissement de leur personnalité, ces deux-là seraient devenus des types épatants.

Mais, dans la société actuelle, où tout est à rebours, où seuls s'étalent au soleil et jouissent de la vie les crapules, les feignasses, les aztèques et les fin-de-race, il n'y a eu de place pour eux qu'au Poteau d'exécution.

Ils s'y sont superbement comportés : l'un, Sueur, a marché au supplice en chantant; son compagnon, Ponchon, a refusé de se laisser bander les yeux, et, se collant lui-même au poteau, il a découvert sur sa va-

reuse, à l'endroit du cœur, un papier qu'il y avait épinglé, en guise de point de mire et il a claironné aux soldats du piquet : « Camarades, visez au cœur, vive le Poteau! »

L'un avait vingt-deux ans, l'autre vingt-huit!

Au total, à eux deux, un demi-siècle! Et c'est de gaieté de cœur qu'ils ont fait un plongeon dans la mort. Que de déceptions et d'écœurements indique leur joie de mourir.

Ne plus souffrir! Couper enfin aux corvées, à toutes les punitions, aux cinquante mille cheries qui les guettaient à toute minute; roupiller leur saoul, roupiller à perpète, sans avoir à craindre qu'un gradé vienne leur fiche un coup de pied dans les tibias, pour leur secouer les puces et les tirer du sommeil.

Mourir!... Dormir!...

Pour eux, c'était l'espoir suprême et, pour le réaliser, ils se sont collés hardiment au Poteau et ont accepté avec jubilation les affres d'une agonie consciente, survenue en pleine virilité.

—o—

De telles horreurs, — sans rien autre, — condamnent un régime social.

Quand une société n'a plus que la mort à administrer à des hommes débordants d'activité, c'est qu'elle est bougrement malade.

La Bourgeoisie en est là : à des jeunesse qui ont de l'ardeur à dépenser, elle n'offre

que la caserne, — à un âge où il leur faudrait une vie intense et sans bride.

Si ces jeunes gas ne plient pas l'échine, on les comprime un peu plus, — on augmente le mal au lieu de l'atténuer!

C'est le cas de Ponchon et de Sueur : l'un et l'autre, arrivés à la caserne, n'ont pu se faire à l'esclavage militaire. Et alors, ils ont dégringolé la pente : ils sont allés échouer au bagne africain, — sont devenus des *Têtes de Veaux*.

Ils avaient atteint le tréfonds de l'Enfer militaire et ils s'en sont évadés par la seule issue qui ne leur fut pas murée : en faisant risette à la Camarde!

—o—  
Quand donc, bondieu, les Poteaux de torture seront-ils déracinés?

Quand donc la pourriture actuelle sera-t-elle évanouie?

Et, quand donc, sera-t-il possible aux hommes, d'évoluer sans contrainte aucune, en multipliant leur liberté et leurs efforts par la liberté et les efforts de leurs semblables?

Quand nous voudrons!...

C'est une réponse, et hélas, ce n'en est pas une, car, alors, se pose cette nouvelle interrogation :

Quand donc voudrons-nous?

## L'Inauguration de la rue Réaumur

L'inauguration définitive de la rue Réaumur, déjà mijotée au temps de Badingue par le célèbre baron Haussmann, et fait l'autre dimanche par les pouvoirs d'aujourd'hui, l'idiot président Faure, le préfet de la Seine et le président du conseil municipal, a remis sur le tapis une foule de questions qu'il n'est pas mauvais de brasser de temps à autre.

D'abord, cette vieille blague de l'embellissement de Paris. C'est là une carotte si phénoménale qu'il a fallu s'expliquer là-dessus tout petit peu.

On y verra une preuve de plus que si les gouvernants de tous les temps ont montré de l'empressement pour les intérêts du peuple, c'était pour mieux s'asseoir sur lui. Du bien-être de ceux d'en bas, Badingue, comme tous ses prédécesseurs et ses successeurs, s'en fichait comme d'une guigne.

Les malins du temps se doutaient bien de ce qu'il y avait derrière les projets d'embellissement de Paris. Mais il fut permis de le savoir encore mieux et de ne plus conserver de doute, car le fameux baron Haussmann mangea le morceau, et carrément, comme vous allez voir :

« C'était l'éventrement du vieux Paris, du quartier des émeutes et des barricades, par une voie centrale, perçant de part en part ce dédale presque impraticable, accostée de communications transversales, dont la combinaison devait compléter l'œuvre ainsi commencée. L'achèvement ultérieur de la rue Turbigo fit disparaître la rue Transnonain de la carte de Paris. »

On ne pouvait pas montrer d'une manière plus cynique le dessous des cartes. C'était bien ça : les larges avenues, l'air, la lumière, l'hygiène pour tous, au lieu de l'obscurité, de l'humidité, des suintements fétides dans les vieux logis populaires, tout cela vieilles blagues faites pour ronfler dans les discours d'inauguration et pour servir aux candidats officiels en période électorale.

Aujourd'hui ce sont les conquêtes de la République, les couillonnades des lois militaire et scolaire qui ont remplacé ça.

L'embellissement de Paris, oui-dà! Mais qui donc peut s'en apercevoir, sinon ceux qui ont le temps de se balader. Le coup d'œil des Champs-Élysées, la perspective de l'Etoile, très bath, tout ça! Epatant les boulevards Haussmann et Sébasto! Mais les bourgeois qui peuvent se faire traîner en sapin ou qui préfèrent la balade à pied, pour cause de digestion, sont seuls à profiter du point de vue (quand ces ganaches-là ne pensent pas à un coup de Bourse ou à des putes de café-concert). Demandez donc au prolo qui tire sa carriole, avec deux cents kilos sur le cul et qui va livrer du Marais à l'Etoile, si la perspective est belle, il s'essuiera le front et vous demandera si vous vous foutez de lui.

Quant aux autres, qui vont au turbin et res-

tent enfermés dans les bagnes commerciaux et industriels du matin au soir, souvent il ne fait pas jour quand ils entrent, et ils ne sortent qu'à la nuit. Est-ce ceux-là qui ont le temps de regarder?

Belle foutaise que leur embellissement! A qui donc que ça profite, une fois de plus? aux bourgeois et aux feignants, pas d'erreur!

Mais c'est pas tout. Y en a-t-il qui seraient assez jean-foutre pour s'imaginer que les prolos peuvent se loger dans les nouvelles rues! Allons donc, qui donc parmi eux, a 2,000 balles à casquer pour sa piaule? Les trois quarts ne les gagnent seulement pas dans leur année, les 2,000 balles et avec ça, faut se frusquer, se nourrir et se loger, soi, la femme et les miches!

Les vieux quartiers, les sales rues puantes où l'on ne voit pas le soleil deux fois par an, les cités et les impasses, tout cela a-t-il donc été supprimé? Va-t-en voir s'ils viennent Jean! C'est kif-kif bourriquot! Y a qu'à passer dans les quartiers du centre, les rues Saint-Denis, la rue Saint-Martin, les quartiers du Temple et de l'Hôtel-de-Ville, sans compter les autres, pour se rendre compte que tout est dans le même état qu'auparavant.

Rien n'a été changé dans les conditions d'existence de l'ouvrier, pas plus dans son logement qu'ailleurs. Au contraire, y en a qui disent que c'est pire, et sur bien des points ils n'ont pas tort.

—o—

A quoi donc servaient les rues nouvelles, ces vastes avenues, ces grandes lignes qui traversaient Paris d'un bout à l'autre? Des lignes stratégiques, pas autre chose. Les gens de l'entourage de Badingue avaient l'expérience des coups d'Etat et avaient peur des barricades. Avec l'ancien Paris, en une demi-journée, on pouvait le foutre à cul. Il n'en a pas fallu davantage pour faire déguerpir les Charles X et les Louis-Philippe. Il est vrai que Badingue n'a pas eu un sort sensiblement différent...

Mais les émeutes, auparavant, étaient faciles comme bonjour. C'était un simple jeu de résister aux troupes, dans des rues si faciles à barrer, et où on pouvait les écrabouiller à plaisir, s'ils avaient l'imprudence de s'y engager. Les canons même n'y pouvaient rien, ou du moins pas grand chose, à moins de démolir tout Paris, ce qui est un peu long. Toute la cavalerie possible était obligée de foutre son camp et de donner sa démission.

Aujourd'hui, pas de ça. Avec les grandes avenues, les rues directes, les boulevards, en une heure vous pouvez concentrer toutes vos troupes, et faire face à l'insurrection de tous les côtés.

Les anciennes rues, les vieux quartiers, jadis inexpugnables, sont maintenant tronçonnés. Le bon moyen de se faire massacrer serait d'y tenter une résistance. En un tour de main, on peut les envelopper de trois ou quatre côtés à la fois.

C'est ce qui explique qu'avec de simples brigades de sergots, et une centaine de cavaliers qui n'ont les trois quarts du temps pas à bouger, l'« ordre », selon les gouvernants, puisse être maintenu à Paris.

Voilà les vraies raisons du prétendu embellissement. Eh bien! sur ce point comme sur beaucoup d'autres, notre garce de République continue Badingue. Les moules officielles qui ont jaspiné dimanche à l'inauguration de la rue Réaumur, n'ont pas plus que Badingue, soufflé mot des barricades. Au contraire, ils ont opposé leurs intentions à celles de Badingue; ils ont protesté, après la chose faite. Quand tout le monde sait bien que, si le prétendu embellissement, c'est-à-dire le moyen d'assommer les Parisiens le plus rapidement possible, n'avait pas été fait, la République l'aurait fait, après 71 surtout.

Mais l'hypocrisie est toujours de saison, et ce qu'il y a de rigolo, c'est qu'elle prend toujours!

Et voilà comment dimanche on a célébré les beautés de l'Empire!

Et, pour cette idiote besogne, tandis qu'on crève de faim à Paris, nos bons républicains ont dépensé une vingtaine de mille francs :

Parfaitement! C'est le tarif d'une inauguration de rue. C'est le bilan de la journée de dimanche.

Les conseillers cipaux, dont quelques-uns se prétendent socialistes, se sont rengorgés plus qu'au bal de l'Hôtel-de-Ville.

Il paraît que Paris avait remporté une grande victoire : le président du conseil municipal avait obtenu de se placer à la droite de Félix!

Hourra! Mais Paris est resté froid. Il me semble qu'il n'a pas compris tout l'honneur qui

lui était fait. Il ne se souvient plus, sans doute, des mœurs de la cour de Louis XIV, dont les chinoïseries et l'étiquette semblent revivre aujourd'hui, plus ridicules encore.

Car, après tout, était-il plus déshonorant d'être à la droite du Roi Soleil qu'à celle d'un tanneur malhonnête?

Voilà, cependant, bonhomme Peuple, la grande victoire que tu as remportée! Voilà tous les progrès accomplis, depuis deux cents ans! Compréndras-tu enfin que c'est toujours kif-kif bourriquot, avec le grotesque en plus?



La semaine dernière, à Lyon, y a eu de l'agitation faite autour du malheureux Surrel, le pauvre troufion condamné deux fois à mort.

Dans une réunion, entre autres, le métier militaire a été salement passé à la trique. Un ancien officier, qui a fichu ses galons aux orties pour ne pas marcher contre des grévistes, dans le Nord, Gustave Nercy, a lui aussi, daubé ferme sur la Grande Muette.

Mais, revenons à Surrel : le pauvre fieffé, que ces brutes de majors refusèrent de reconnaître malade, alors qu'il délirait, ne sera pas cloué au poteau d'exécution.

Les gros colliers se sont montrés éléments envers ce persécuté : au lieu de le fusiller deux fois on se contentera de l'envoyer aux travaux forcés pour vingt ans!

C'est dire qu'on a simplement varié son genre de mort.

Et, à l'heure actuelle, sous les tortures subies, la raison du malheureux a sombré : il est fou!

—o—

Si seulement on pouvait dire que Surrel est la dernière victime du militarisme... Hélas, il n'en est rien!

A Dijon, au 8<sup>e</sup> tringlot, un troufion bassiné par un brigadier qui, après l'avoir salement engueulé, le menaçait d'une punition, s'est laissé aller, sous le coup de la colère, à esquiver un geste, considéré par les galonnards comme une menace.

Pour cela, — rien que pour cela! — le conseil de guerre de Bourges lui a collé trois ans de prison.

—o—

A Cherbourg, un cabot de marsouins se trouvant puni ne put se faire à l'idée de rester quelque temps sans voir sa connaissance; pour ne plus la quitter il passa avec elle en Belgique. Bientôt, ce fut la déche noire! N'y tenant plus, le pauvre bougre vint faire sa soumission au bureau de la place, à Lille.

Pour cette fugue de quelques jours, les galonnards, sans pitié, lui ont servi deux ans de travaux publics.

C'est ce qu'on appelle la discipline « paternelle »!

—o—

Quand ils se croient à l'abri de toute mouchardise, les troupes se dégonflent un brin : faut entendre ce que les galonnards passent à l'astique!

L'autre jour, c'est dans les rues de Cherbourg qu'un marsouin clamait haut sa colère.

Un galonnard et deux sergots se mirent à lui faire la chasse. Sur le point d'être choppé, le marsouin gueula : « A moi l'infanterie de marine! »

A cet appel, des troufions rappliquèrent et se mirent en devoir de purger la ficaille.

Malheureusement, un sergot a pu barbotter le képi d'un des griffetons et la baïonnette de celui qui renaudait.

Sale coup pour la fanfare!

—o—

Un gas qui n'est pas dans de beaux draps non plus, c'est un cabot du 105<sup>e</sup>, en moisissure à Riom, qui, dans la nuit de samedi à dimanche, a déchargé son fusil sur le sous-off de garde.

Le cabot, rentrant en retard, fut menacé d'une punition par le pied-de-banc. Une discussion s'ensuivit et le cabot grouma avec d'autant plus de raison que les sous-offs ont l'habitude de découcher : ils s'entendent entre eux pour ça! Et, pour prouver qu'ils sont à cheval sur la consigne, ils punissent tant et plus les inférieurs, en retard de quelques minutes.

Exaspéré par tant de vacherie, le cabot s'en

fut prendre son flingot, y glissa une cartouche et tira sur le sous-off, sans l'atteindre.  
Va-t-on le clouer au poteau, tels les exécutés de Constantine ?

—o—

Tout ça, — de même que tout le fourmillement d'autres horreurs, — n'a qu'une cause : l'Autorité !

Quand on a de l'autorité sur quelqu'un on devient hideux.

Mais, dans l'armée, c'est pire que dans le civil.

À la caserne, quand on a de l'autorité, on a droit de punir ; et quand on est investi de ce droit, on peut inconsciemment foutre de la consigne à son copain, comme on peut faire trimballer au poteau d'exécution le troubade qu'on a dans le blair.

Ah ! putainerie !

## L'Anniversaire de Vaillant

Toute cette semaine, la police a été sur les dents : il s'agissait de garder le cimetière d'Ivry, crainte de manifestations anarchottes. Le coin des guillotins a été farci d'une foultitude de roussins qui ne laissaient stationner personne et faisaient circuler dar-dar.

Le 5 février, quoique ce fut un jour de semaine, quatre ou cinq cents bons fioux se sont trouvés sur la tombe de Vaillant.

Le surlendemain, dimanche, y a eu davantage de populo et c'est devant un régiment de policiers que, par groupes de cinq à six, défilaient les manifestants.

Un moment, la pestaille a cru qu'elle allait faire chou-blanc et rentrerait bredouille. Il n'en a rien été : un petit fiou ayant eu l'imprudence de reluquer narquoisement un des quarts-d'œil, et peut-être de le chiner, a été entoilé. Il paraît qu'on l'accuse d'avoir crié le traditionnel : « Mort aux vaches ! »

C'est le cliché ! Quand un policier ne sait quoi reprocher à sa victime, il l'accuse d'avoir clamé : « Mort aux vaches ! »

## Frasques de Conscrits

La petite guerre continue !

Les trouducuteries brutales auxquelles se sont livrés les conscrits, tous ces temps passés, ne sont pas encore terminées. De tous côtés, et chaque jour, on a à enregistrer les galvaueries des futurs troubades.

Les pauvres fistons sont inconscients car s'ils connaissaient toutes les dégueulasseries du métier de griffeton, s'ils savaient à quelle discipline féroce ils seront soumis lorsqu'ils pâtiront sous les drapeaux, ils déchanteraient. Au lieu de faire les farauds, c'est avec la rage au cœur qu'ils iraient plonger la patte dans le goguenot de la conscription.

À moins que, d'un commun accord, l'idée leur vint de se foutre tous en grève.

Hélas ! les caboche sont trop embistrouillées de chauvinisme et, se figurant déjà avoir une baïonnette au côté, ils commencent illico à haïr l'ennemi du militaire, — le ciblot.

Les frasques de ces guerriers n'ont plus de limites : sous prétexte qu'ils sont conscrits, tout leur est permis.

Ainsi, à Lyon, trois de ces enragés se sont particulièrement distingués : une pauvre bousgre, une vannière, a reçu un coup de pied au ventre tellement fort qu'elle a été renversée sur le trottoir ; plus loin, le trio a roué un prolo de coups et, pour le finir, il a été culbuté dans les carreaux d'une devanture.

Après ces hauts faits, les trois batailleurs ont assailli un voiturier et lui ont barboté vingt francs ; ensuite, ça a été le tour d'un autre prolo auquel ces fistons, transformés en conquérants, — et se croyant déjà à Madagascar ou au Tonkin — ont chapardé tout ce qu'il possédait sur lui : quatre francs et dix sous.

—o—

À Chalon-sur-Saône, des jean-fesse du même blot se sont aussi divertis à leur façon. Après l'inévitable et traditionnelle soulerie, les types sont allés traîner dans les bouis-bouis. Puis, comme ils ne pouvaient faire du bouzin à leur aise, ils dévalèrent par les rues de la ville, brillant des aeries, chahutant tout sur leur passage et cherchant rogne à tous.

Les bochons ont tombé : y a eu des bagarres un peu partout où se trouvaient les futurs re-vanchards et y a eu aussi un mossieu qui, la nuit, rentrant tranquillement dans sa piole,

trinqua dur. Dans la rixe où il écoppa, un conscrit s'est trouvé mal sur sa toquante.

Dam, il faut bien que ces merles-là se fassent la main afin de savoir y faire à la foire d'empoigne le jour où ils iront piller les pendules au-delà du Rhin ou dans les colonies.

—o—

Tous les ans, c'est les mêmes histoires, les mêmes orgies, les mêmes saloperies !

Et tout ça, parce que les gas ont eu la jugeotte farcie de patrouillotisme.

On seme la haine des uns contre les autres, dans toutes les caboches, — quoi d'étonnant alors que ces gas se transforment en bêtes féroces ?

Ce qui est épatant, au contraire, c'est qu'en raison de cette fièvre de chauvinisme à outrance qu'on inocule à nos pauvres fioux, il ne se commette pas davantage de tueries,

Ce qui serait conforme à la logique patrouillarde.



### Les bonnetiers troyens.

Les Mauchauffée, clique et Cie sont-ils des descendants des fameux chauffeurs ?

En tous cas ils s'y connaissent bougrement à exploiter le pauvre monde !

Pour gagner davantage, ils ont imaginé de faire mener à un prolo deux métiers pour presque le prix d'un, grâce à une sorte de marchandage. Voici le truc : chaque bonnetier doit faire marcher deux métiers, sans pour cela avoir double salaire ; mais, comme un homme ne peut mener qu'une machine, le bonnetier est obligé d'embaucher un aide qu'il paie lui-même et que, par la force des choses, il exploite dur.

Ayant déjà une maigre paye, le bonnetier prélève le moins possible pour son commis. C'est à tel point que le commis, tout en faisant un travail égal à celui du bonnetier en pied, puisqu'il mène l'un des deux métiers, ne gagne en moyenne que trente à quarante sous par jour.

À ce fourbi, les patrons y trouvent seuls leur compte : quand ils diminuent le salaire du bonnetier, celui-ci, au lieu de se défendre contre l'exploiteur, se résigne et fait subir les conséquences de la baisse à son aide.

Les commis sont habituellement des jeunes gens de 15 à 20 ans ; la somme de travail qu'ils donnent est identique à celle du bonnetier, malgré ça, ils gagnent 40 sous et le bonnetier 6 francs, sur lesquels il a de minimes frais à prélever.

Les pauvres commis ont donc deux patrons : ils sont doublement exploités.

Turellement, à force, ils ont perdu patience et se sont fichus en grève. Ils sont allés trouver la clique Mauchauffée qui les a reçus kif kif des chiens dans un jeu de quilles et il leur a été déclaré qu'ils sont des fainéants, bons à manger du foin.

Et la grève va son train ! Ce que les commis voudraient, c'est d'être payés directement par la maison, sans intermédiaires, de façon à n'être plus les ennemis forcés des bonnetiers, mais au contraire à pouvoir marcher ensemble contre les patrons.

Les singes ne veulent rien savoir ! Ils préfèrent avoir à faire aux ouvriers désunis et rivaux qu'à une trifouillée de bons bougres se serrant les coudes.

Comment finira la grève ?

Dans une réunion tenue à l'Hôtel de Ville, un camaro leur a expliqué que pour faire caner les patrons il faut avoir du nerf, sinon, y a rien de fait !

Une riche binaise serait que, tous en chœur, les bonnetiers quittent leurs métiers et fassent grève eux aussi.

Après quoi, y aurait qu'à avoir de l'initiative et faire front crânement aux capitalos.

### Les dockers de Hambourg

Y a maintenant, là-bas, un sacré grabuge : le populo se tamponne dur avec la police.

Les socialos à la manque, la clique marxiste, qui dès qu'éclata la grève firent tout leur possible pour l'enrayer, parce qu'elle avait des allures de grève générale, ne l'ont soutenue —

comme la corde soutient le pendu, — que pour mieux l'étrangler.

Les salauds ont réussi !

La semaine dernière, des copains à Liebeck, venant de Berlin, sont arrivés à Hambourg, afin de donner le coup du lapin à la grève : « La bataille est perdue, ont-ils seriné aux dockers, reprenez votre collier de misère et attendez !... »

Les pauvres grévistes, démoralisés par ces paroles, ont voté la fin de la grève pour lundi dernier. C'était bien la peine que, pendant trois mois, ils s'imposent tant de privations pour arriver à cette finale.

À la réflexion, les malheureux se sont vus roulés comme un claude ! Ils ont regretté de n'avoir pas mis les pieds dans le plat, dès le premier jour, ont conclu par un énergique « mieux vaut tard que jamais ! » et le grabuge a commencé.

Ça a débuté samedi soir par des brûlées farmineuses administrées aux faux-frères qui avaient repris le travail précédemment. L'un de ces lâcheurs ayant tiré un coup de revolver, ça a émoustillé le populo.

La police est intervenue, a dégainé et sabré ! Du coup, les bons bougres ont oublié les faux-frères et ont foncé hardiment sur la rousse qu'ils exécutent de grand cœur. Et ça a été une bataille en règle ! Tout le monde s'en mêlait. Des fenêtres on faisait pleuvoir sur la ficaille des bouteilles, des pierres, de la ferraille, des seaux à charbon.

Pour un peu, tant l'enthousiasme était grand, les ménagères auraient foutu tout leur mobilier par les croisées !

La bataille n'a cessé qu'à deux heures du matin, grâce à l'intervention de la police à cheval.

Turellement, y a eu une foultitude d'arrestations. Un seul poste de police en a fait 56. Quant aux blessés, ils ont été nombreux, aussi bien du côté du populo, que du côté de la rousse.

Mais, foutre, ça n'a pas été fini ! Le lendemain soir, le tamponnage a recommencé sur la place du Schaarmarkt. La ficaille a dégainé et attaqué la foule. Le populo, très marloie a abandonné la place, où les policiers avaient trop de facilités, et s'est retiré dans les rues voisines : c'est là que la danse a continué après que les becs de gaz ont été éteints.

Des fenêtres, on ne se contentait plus de lancer des bouteilles, des pierres et de la ferraille : les ménagères, précautionneuses, faisaient chauffer de l'eau et, à grandes potées, elles ébouillaient les roussins.

La résistance populaire a été si énergique que les roussins ont dû battre en retraite. Ce n'est qu'après avoir été chercher du renfort que, revenant à la charge, ils sont parvenus à disperser les manifestants. La bataille a duré jusqu'à une heure du matin.

Est-ce fini ? Il ne semble pas !

Les grosses légumes n'en mènent pas large, devant la tournure que prend la grève : le Sénat de Hambourg fait des pieds et des pattes pour obtenir des crapules patronales une attitude conciliante.

Tousont le trac que l'émeute recommence !

### Grèves en Russie

Deux mille tisserands du grand bague Serpukow, près de Moscou, viennent de se fiche en grève.

Comme il n'y a pas là-bas de socialos à la manque pour constituer, kif-kif les collectos en France, ce que Guesde a appelé une société d'assurance sur la vie, pour les fléaux de l'industrie, le proprio de l'usine s'est tireflûté à Moscou.

En prévision de grabuge, la garnison de Serpukow a été renforcée de 300 troubades.

Peut-être que, pour cimenter l'alliance franco-russe, les gros matadors de là-bas vont se payer un petit massacre, kif-kif celui de Fourmies.

## Tuyaux d'Espagne

On est toujours sans nouvelles du sort définitif que la hideuse gouvernance espagnole réserve aux condamnés de Montjuich.

Les clameurs d'indignation qui se sont élevées de partout ont-elles donné à réfléchir au monstre Canovas ? Ou bien, kif-kif le tigre qui digère, couve-t-il des yeux ses victimes, attendant un moment favorable pour leur donner le coup du lapin ?

Toujours est-il que les prisons ne désemplissent pas !

Il y a encore, dans la seule prison nationale de Barcelone plus de cent anarchistes arrêtés, parmi eux Garriga, un brave compagnon du cercle des Charpentiers, qui est très malade et n'en réchappera peut-être pas, grâce aux mauvais traitements que lui font endurer ses gardiens.

Un autre camarade, Enrique Pujol, qui était condamné à quatre ans de baigne pour s'être révolté contre l'autorité, a eu sa peine augmentée de huit ans pour avoir fait de la propagande anarchiste à ses compagnons de prison. Il est maintenant au petit cachot (à *calabocillos*), privé de toutes communications et il ne reçoit, en guise de nourriture, qu'un peu de pain et un verre d'eau chaque jour. Il est naturellement très malade et on craint fort pour sa vie.

Malgré le sort terrible qui leur est réservé, — qu'ils soient fusillés ou envoyés aux îles de l'Océan, ce qui équivaut à une fusillade à longue portée, — les camarades ne se laissent pas abattre. L'état d'âme de tous est excellent, aussi bien de ceux qui sont à Montjuich que dans les autres prisons de Barcelone. Ils attendent avec sérénité le résultat final du procès monstre et monstrueux dont ils sont victimes.



Il paraît que les bons bougres de l'autre coucha des Pyrénées n'acceptent pas sans renauder le renchérissement du pain, en quoi ils ont bougrement plus de raison que ceux d'ici. Une dépêche de Madrid datée du premier février annonce du grabuge à Aranjuez. Mais, selon leur habitude, les quotidiens ne se décarcassent pas pour nous en narrer les détails, ces jean-foutre gardent leur encre pour nous faire savoir les manigances d'une catin de la haute ou les trouducuteries de l'arbico de Pontarlier.

Y en a qui se figurent que le renchérissement du pain ne touche au sensible que les prolos des villasses et que les campluchards en vont faire leurs choux gras. C'est une erreur foutre, et une erreur pyramidale!

D'abord le renchérissement arrive, comme le marquis dont le nom m'échappe, huit jours après la bataille. Les paysans n'attendent pas des mois après la moisson pour bazarder le blé : ils le vendent de suite, — sitôt pris, sitôt pendu.

Pour une bonne raison, viédaze : ils l'ont quasiment toujours mangé en herbe.

En outre, il en faut tant d'affaires, dans le train-train d'une ferme et dans l'entretien d'un ménage, que les picailions sont rudement rares. Conséquemment, il faut vendre à n'importe quel prix.

Comme tous vendent à la fois, que les offres sont abondantes et que, d'autre part, les charognards de tripoteurs s'entendent, c'est le cas de le dire, comme larrons en foire, il y a toujours une baisse considérable au mois d'août. C'est dans les 12 ou 13 francs les 80 kilos que se sont tenus les cours ces trois ou quatre dernières années.

Aujourd'hui ils ballottent entre 17 ou 19; les camarades des villes peuvent par ce chiffre se rendre compte de combien ils sont barbotés.

En effet, 80 kilos (poids de l'hectolitre) de blé doivent donner un peu plus de 80 kilos de pain et le son en plus, puisque les boulangers de chez nous donnent au pétrousquin qui les paie en blé autant de poids en pain, qu'il en reçoit en blé.

Rendez-vous compte, les frangins, à moins que je ne me gourre, si au taux où sont les miches de quatre livres vous ne le payez pas le triple ?

—0—

Par ce qui précède, nous avons vu que les gas qui ont quelques sacs de blé à vendre ne tirent nul profit des mics-macs des accapareurs; qu'ayant le couteau sur la gorge, quand il faut se défaire de leur récolte, ils doivent accepter les conditions léonines que leur font ces derniers.

Qui donc en profite à la cambrousse de la hausse factice qui se produit depuis quelques mois? Les gros richards, les fesse-mathieu qui sont au sac et qui ne trouvant jamais assez cher hésitent un grand bout de temps avant de se décider à vendre.

Ça fait aussi l'affaire des artisans auxquels le paysan s'abonne pour les travaux de la

ferme et qu'il paie en grain (charrons, forgerons, vétérinaires), des bougres qui n'ont pas fait gras ces dernières années. Encore sont-ils les trois quarts du temps logés à la même enseigne que nous et forcés de bazarder leur grain dès qu'ils le touchent.

Le boulanger — c'est une autre histoire. Pour peu qu'il soit en avances il rigole du renchérissement. Il a fait ses provisions à bon marché, il revendra cher! Comme en plus de ça, l'eau et le faux poids aidant, il a toujours du blé de reste il a plus d'avantage à le vendre 20 francs que 12.

Tant que nous y sommes à parler des boulangers, je ne ferais peut-être pas trop mal de les passer à l'astique.

Les fistons qui, comme bibi, ont plus d'ans sur le dos que d'écus dans l'armoire en ont vu de toutes les couleurs dans le déroulement de leur putain d'existence. Ils se rappellent les abominables ravages faits par l'usure, au temps de leur prime jeunesse, alors que les routes pavées qui sillonnent les terres et relient villages et hameaux n'étaient pas encore percées.

En ce temps, les boulangers étaient inconnus à la campluche. Chacun cuisait son pain, filait et tissait ses frusques, et on en bouffait du pain noir, — encore pas toujours à sa faim!

Oui, bon dieu! n'en déplaise aux niguedouilles qui nous vantent dans leurs écrits cette garce d'époque, c'était encore pire qu'aujourd'hui : on vous prêtait à cent pour cent et à réméré comme de juste, si vous étiez propriétaire de quelques mottes.

Les meuniers raffaient en grand sur la farine: comme pattes croches, ils avaient le pompon, et la réputation leur en est restée! Y a un proverbe campluchard qui dit que « rien n'est plus voleur qu'un meunier si ce n'est un curé ».

Aujourd'hui, où l'antique usage de faire soi-même son bricheton est passé de mode, je crois que le boulanger hérite de tous les glorieux qu'on crachait sur le blair des meuniers.

Et ils voguent ces charognards, grâce aux faux poids et aux mille filouteries de leur sacré métier!

Des tapées de bons fieux bouffent leur blé en herbe. Devant déjà au boulanger ou ayant été forcés de vendre pour attraper quelques sous ils se voient obligés d'emprunter tout leur pain jusqu'à la moisson.

Le couillon de boulanger ne court pas grand risque. La récolte est toujours là à attendre et son privilège ne se moisit pas.

Arrive la moisson, le blé dépiqué et vanné est en tas sur l'aire; le mossieu s'amène et emplit sa carriole.

Seulement il ne se contente pas de prendre ce qu'il a avancé, ni même de l'intérêt légal — l'usure est permise à ce moineau-là!

Comme je l'ai dégoisé tout-à-l'heure il y a toujours une sacrée baisse au moment de la moisson : pour un sac emprunté c'est un sac et quart ou un sac et demi que vous avez à rendre.

En plus c'est quarante sous par hectolitre, voire même cinquante, et jusqu'à trois francs d'intérêts, que ces chameaux osent percevoir.

Vous le voyez, les frangins, nous ne sommes peut-être pas autant volés que vous qui payez votre pain à la livre, mais nous le sommes pourtant bien, nom de dieu!

—0—

Qu'y faire? allez-vous me dire.

Eh, mille pétards, pas laisser faire à coup sur! Il est temps de se grouper, de s'entendre pour le grand chambard qui dispersera à tous les diables mercantis et usuriers.

Et, en attendant le chambard sauveur, ne pas manquer sans fin ni cesse de pousser à la roue, de préparer les caboche et, journellement, rogner les pattes croches des usuriers.

Voilà trois ou quatre babillardes où je me démène comme un beau diable pour prouver l'utilité et l'urgence des syndicales de culsterreux; eh bien voilà encore une besogne où elles pourraient s'aligner: la boulangerie.

On avait autrefois le four banal, le moulin banal, où tout un chacun pouvait cuire et moure. Seulement, y avait le grand hic, c'était le saligaud de seigneur féodal à qui il fallait abouler de lourdes redevances.

Pourquoi ne pas requinquer ces institutions, en les décaissant de cette saloperie de redevances au seigneur féodal qui n'est plus de mise? Et, ça fait, en veillant bougrement au grain pour que ces vieilles charges ne soient pas remplacées par une saloperie non moins carabinée: les redevances à l'Etat.

Il ne faudrait pourtant pas penser à faire comme autrefois, aller chacun et à tour de rôle

au moulin et au four. Ce serait une perte énorme de temps et de combustible.

C'est même à cause de cette perte que nous sommes venus à nous servir au boulanger au lieu de pétrir nous-mêmes. Il faut donc combiner les avantages des deux systèmes et en faire la boulangerie syndicale.

Chacun, en échange de son blé, recevrait son pain; les frais d'administration, de main-d'œuvre et de transport ne seraient jamais si lourds que le bénéf du boulanger.

« Ça pue terriblement la coopérative! » vont observer quelques grincheux.

Ben oui et comme eux je sais que les coopératives ne sont pas le diable en fait d'affranchissement; je sais qu'elles peuvent virer à un affreux égoïsme. Pourtant vaut mieux faire peu que de ne rien faire et, en outre, une fois les caboche tournées du côté de la Révolution, les coopératives elles-mêmes auront un autre sentiment que celui qui les a guidés jusqu'à ce jour.

Le père Barbassou.

## A la Verrerie Ouvrière

Les quatre camarades renvoyés ont intenté un procès, devant le juge de paix, à l'Administration de la Verrerie Ouvrière.

En opérant ainsi, ils n'ont pas agi en anarchos, et y a bougrement à les critiquer. Ça a jeté un froid et, surtout dans les syndicats de Paris, y a quantité de bons fieux qui, les voyant s'engager sur ce terrain, se sont désintéressés de leur sort.

Et, fichtre, on n'a pas manqué de leur dire qu'ils faisaient une boulette en foutant le nez des juges bourgeois là où ils n'ont rien à voir.

Bibi entre autres n'y a pas manqué.

A ceci les quatre renvoyés ont objecté :

« Nous sommes les quatre premières victimes de l'Administration, qui ne s'est pas gênée pour menacer de renvoi une trentaine de verriers qu'elle tient à l'œil. Pour rendre impossible la mise à exécution de ces menaces, nous n'avons pas trouvé d'autre moyen que d'intenter un procès à cette administration. Le tapage fait lui inspirera une prudence salutaire et l'empêchera de se risquer dans un deuxième procès en jetant dehors les prolos qui lui déplaissent. »

C'est un argument. Je le donne tel quel, afin de mettre impartialement, sous les yeux des copains, le pour et le contre.

Beaucoup, s'en rapportant à la lecture des quotidiens, ont cru que cette histoire était enterrée, grâce à la décision de l'assemblée générale des actionnaires, tenue à Paris et qui, il y a trois semaines, avait décidé la rentrée des renvoyés à l'usine après qu'ils auraient devant l'assemblée générale du personnel de l'usine pris l'engagement de faire leur devoir, de se soumettre au règlement et de reconnaître le Conseil d'administration.

Cette décision fut communiquée aux quatre camarades par Renard, le président du Conseil d'administration. Illico, les quatre écrivirent :

« Nous sommes prêts, convoquez-nous ! »

Pas de réponse !

Sur ce, ils apprennent que la réunion générale du personnel a eu lieu. Immédiatement ils écrivent le billet suivant à Renard :

Albi, le 24 janvier 97.

« Monsieur Renard,

« Nous sommes très étonnés de ne pas avoir été convoqués à la réunion générale qui a eu lieu aujourd'hui. Veuillez nous en faire connaître les motifs? N'auriez-vous pas reçu notre lettre de ce matin ?

« Pour les quatre :

« GUÉRITAT. »

Le lendemain ils recevaient le poulet suivant, débordant de jésuiterie. Je le cite textuellement :

Albi, le 25 janvier 97.

« Je réponds à vos deux lettres, que je reçois ce matin, lundi, à 9 heures.

« Je considère avoir fait mon devoir en vous faisant connaître la décision prise par l'assemblée générale des actionnaires.

« A vous de voir ce qu'il vous reste à faire en la circonstance, quant à ce que vous me demandez de vous convoquer pour assister à une réunion générale du personnel, c'est à vous de vous adresser au Secrétaire du Syndicat.

« Pour le Conseil d'administration, le président,

« RENARD. »

Le birbe est un fin matois qui n'a pas volé son nom.

Et voilà comment a été escamotée la décision de l'assemblée des actionnaires : le conseil d'administration prétend que la convocation du personnel de l'usine ne le regarde pas, malgré que l'assemblée des actionnaires l'ait chargé de ça !

Bast, qu'est-ce que ça peut foutre ! Les actionnaires sont loin et y a rudement de chances pour qu'ils ignorent toujours ces manigances jésuitiques.

C'est d'ailleurs de bonnes poires que ces actionnaires : quand on leur a soumis le cas des quatre renvoyés y en a pas un seul qui ait demandé à entendre les raisons — bonnes ou mauvaises — que pouvaient faire valoir les victimes.

Les grosses légumes de la Verrerie ont raconté ce qui leur a plu et les actionnaires ont répondu, kif-kif le légendaire pandore : « Brigadier, vous avez raison ! »

A une réunion du même tonneau qui eut lieu le même jour, salle du Commerce, et où assistaient les délégués des syndicats et coopératives, quelques copains demandèrent que le règlement de la Verrerie fut lu.

Hamelin s'y opposa et une majorité, — les majorités n'en font jamais d'autres ! — refusa d'entendre la lecture de ce règlement qui était la base de la discussion.

Les quelques copains qui avaient ce document en poche le foutirent sous le nez de leurs voisins qui, après lecture, tout penauds, répondirent : « Si nous avions su !... »

Et voilà le hic, bougres de Nicodèmes ! Evidemment, si vous aviez su... Mais puisque vous ne saviez pas, il fallait désirer apprendre. Or, c'est justement ce que vous n'avez pas voulu : de plein gré vous vous êtes plongés dans l'ignorance !

—0—

Ceci dit, que je réponde quelques mots au *Réveil des Verriers* qui, il y a quinze jours, après avoir annoncé la rentrée à l'usine des quatre renvoyés, ajoutait que cette réintégration n'a été tant retardée que grâce à l'intervention de tiers, entre autres du *Père Peinard*.

A en croire le *Réveil*, ce qui a été raconté ici des scandales de la Verrerie et du *Panama Guesdiste* est une œuvre de mauvaise foi.

Le *Réveil* est assez piètre juge en la matière, s'étant fait jusqu'ici le moniteur de l'administration de la Verrerie, qu'il a soin de confondre avec l'œuvre de la Verrerie elle-même. Il faut pourtant établir une distinction ! Les aspirations des initiateurs de la Verrerie furent grandioses et si leurs espoirs n'ont pas été réalisés — au moins en partie, — c'est grâce à la malheureuse intrusion de l'élément politicien qui, après son échec de la Verrerie aux Verriers, a trouvé très roublard de se mettre à la tête de la Verrerie Ouvrière, de la faire dévier de son but, — et y est parvenu !

J'ai qualifié de *Panama Guesdiste* l'achat de tickets qui sont — ou du moins étaient encore impayés il y a quinze jours.

J'ai cité des chiffres et je mets au défi le *Réveil des Verriers* de démentir ce que j'ai imprimé et que, pour lui, je réimprime ci-dessous :

J'ai dit qu'à Montluçon, le *Parti Ouvrier* s'est offert quelques milliers de francs de tickets et n'a versé à la Verrerie Ouvrière que 700 fr. récoltés dans une réunion. Les tickets sont donc encore à payer !

J'ai dit que Poulet, fervent guesdiste lillois, apprenti bouffe galette, a pris 2,500 francs de tickets et qu'il a oublié de casquer !

J'ai dit que le *Groupe socialiste de la Chambre* s'est fait expédier 3,000 francs de tickets et n'a pas versé un radis !

Et maintenant, si le *Réveil* ne pipe pas mot, on saura de quel côté niche la mauvaise foi.

Ce bon *Réveil* pourrait aussi — pour faire d'une pierre deux coups, et deux réponses dans une — dire ce qu'il pense du refus formulé par Renard de convoquer l'assemblée des ouvriers de la Verrerie, qui équivalait au refus de reprendre les quatre renvoyés ?

—0—

Il y a de tout dans cette affaire de la Verrerie Ouvrière, — et surtout de la jésuiterie !

Mais ce qu'il y a de caractéristique et prouve amplement que tous les torts sont du côté de la bande politicienne qui a accaparé la Verrerie, c'est que tous les sociaux d'Albi, — et la plupart de ceux de Carmaux, — tout en n'étant pas anarchistes, se sont prononcés contre les administrateurs.

La *Dépêche*, quotidien bourgeois, a bavé

des tas de salopises que lui soufflaient les politiciens de la Verrerie ; c'est ce journal qui a été leur défenseur.

Par contre, la *Voix des Travailleurs*, journal ouvrier d'Albi, s'est prononcé crânement pour les renvoyés.

Ça lui a valu des insultes. Dam, ça se comprend !

Dans son numéro du jeudi 4 février, la *Voix des Travailleurs* publiait la lettre suivante, — qui en dit long !

#### Aux Insulteurs

En réponse à un article paru dans la *Dépêche* du 1<sup>er</sup> février intitulé : *Les Verriers* et signé du syndicat (1) je répons : **J'accepte le mépris et m'en honore.**

Le comité de rédaction réuni déclare : Nous n'avons jamais eu l'idée de porter la moindre atteinte à la Verrerie Ouvrière, au contraire, nous avons toujours eu pour règle et pour devoir de la défendre. Ce que nous avons fait et ce que nous continuerons à faire, c'est d'empêcher que cette œuvre édifée par tout le prolétariat devienne le refuge des **Rességuiers**, tandis qu'il doit être celui de leurs victimes. C'est par devoir que nous continuerons à démasquer ceux qui usent de leur influence prépondérante, comme ceux qui s'en font leurs complices, pour y laisser pénétrer des gens qui la dés-honorent.

Pour le comité de rédaction :

J.-B. VIE.

Dans ce même numéro, la *Voix des Travailleurs* publiait la protestation suivante qui réduit à néant tous les mensonges de la clique à Baudot :

Je, soussigné, étant syndic et faisant fonctions de chef de chantier à la Verrerie ouvrière, déclare que les camarades Valette Léon et Sirven, n'ont encouru aucun reproche au sujet de l'accomplissement de leur travail.

Et proteste contre les allégations intéressées et mensongères faites dans le but de faire considérer ces deux camarades comme de mauvais travailleurs.

JACQUET FRÉDÉRIC

Administrateur suppléant de la Verrerie ouvrière.

Après une telle déclaration il est inutile d'insister plus longuement : les quatre renvoyés sont victimes de haines politiques, — et c'est à des haines politiques qu'est dû leur renvoi.

EMILE POUGET.

## Hymne de la Rénovation

I

Je vous le dis, en vérité :  
Le jour est proche, où le vieux monde,  
Au signal de la Liberté,  
Rentrera dans la nuit profonde ;  
Où le Droit sera souverain ;  
Où, dans une vaste harmonie,  
Présage d'un bonheur sans fin,  
Les peuples confondront leur vie.

REFRAIN

Honte à ce régime néfaste  
Où l'équité n'est qu'un vain mot,  
Où l'égoïsme d'une caste  
Fait tort à l'autre de son lot !  
Mais, gloire à l'état qui se lève  
Sur l'horizon de l'avenir,  
Où les discordes feront trêve,  
Où les humains pourront s'unir !

II

Je vous le dis, en vérité :  
L'Aube radieuse est prochaine,  
Où l'on verra l'Humanité  
S'élançant hors de sa géhenne  
Et, de ses bras puissants raidis,  
Briser les jougs, jeter aux flammes  
Trônes, sceptres, codes, édits  
Avec les échafauds infâmes.

Au refrain

III

Je vous le dis, en vérité,  
Le Jour est proche où la Justice  
Sera comme une déité  
Majestueuse et protectrice ;  
Où, du patrimoine commun  
Naîtra l'Égalité suprême :  
Idole au capiteux parfum,  
Objet du doute et du blasphème.

Au refrain

Jean Réflex.

(1). Il s'agit du Syndicat des Verriers d'Albi.

## Echos du Bagne

Les copains n'ont pas oublié Meunier, l'un des malfaiteurs associés d'Angers, premières victimes de la loi sur les associations de malfaiteurs ?

En 1894, il fut condamné à huit ans de travaux forcés : la seule charge stipulée contre lui fut une lettre dans laquelle il se bornait à souhaiter la bonne année à un ami... Ce qui prouve que, moins on conserve de paperasses, mieux ça vaut !

En réalité, il fut condamné pour son active propagande au cours des grèves d'Angers de 1893 qui furent une petite tentative de grève générale et qui avaient salement fichu la trouille aux capitalistes et aux gouvernants.

Ne pouvant le condamner ouvertement pour ce motif on le prit jésuitiquement en fourchette.

Depuis lors, le malheureux est à la Guyanne ! Il y a quelques mois j'ai raconté que l'an dernier il tenta de jouer de la fille de l'air, — sans succès, hélas !

Pour cette tentative il vient de passer en conseil de guerre et a été acquitté à l'unanimité, — fallait qu'il n'y ait rien de rien à lui reprocher ! Il faut tenir compte, il est vrai, qu'il vient de passer neuf mois au cachot, dont quatre les fers aux pieds.

Il n'a donc pas fallu être bien magnanime pour l'acquitter après un pareil supplice : il avait subi, et au delà, la peine qu'on pouvait lui administrer.

## Babillarde Rémoise

Reims, le 7 février 1897.

Mon vieux Peinard,

Le copain Philippe qui, depuis six semaines, est parmi nous est un type vraiment rupinskof, car il nous a donné en un si court laps de temps un riche coup de main.

Vrai ! il serait à croire que le gas est aux pièces, tant il se démanche pour faire comprendre au populo que nos idées sont du nanan et qu'il pourrait y goûter dès demain, à la seule condition d'avoir le nerf de se débarasser de tous les embistrouillements qui lui embarbouillent la coloquinte.

Ainsi, depuis son arrivée, nous avons organisé avec son concours cinq conférences publiques et contradictoires, — et une sixième est en chantier qui aura lieu samedi 13 février.

Jusqu'ici, nous n'avons eu comme contradicteurs que les sociaux-démocrates chrétiens. Ces bougres ont la prétention de nous faire avaler que le Père des Mouches est un zigou tellement à la redresse et si farci de dévouement qu'il passe tout son temps l'œil collé à une lunette mirobolante pour reluquer ce qui se passe sur terre : sa vie s'écoule à pister les microbes qu'il a semés à son image et à sa ressemblance et, paraît-il, son grand dada serait de les voir grouiller tous dans le même fromage.

« Mais, avouent les sociaux-chrétiens, nous sommes obligés de convenir que malgré la toute-puissance et la bonté infinie du Père des Mouches, tout ne se passe pas ici-bas selon ses desirs. Et voilà pourquoi nous nous sommes faits ses auxiliaires dévoués et nous combattons avec la conviction sincère d'améliorer, nous aussi, le sort des humbles et des petits dont les souffrances multiples emplissent nos cœurs d'une incommensurable pitié. »

Ce raisonnement est assez rigolboche, car enfin, il prouve que le Créateur est une tourte aussi maladroite de ses pieds de devant qu'un chien de sa queue ; tourte tellement maladroite que ses créatures sont obligées de reprendre son boulot en sous-main pour essayer de le retaper.

Le camarade Philippe a eu beau jeu : d'une simple chiquenaude il a fichu en miettes ces arguments gondolants, kif-kif une cathédrale de cartes en soufflant dessus.

« Vous nous dites, messieurs les démoc-chrétiens que votre Dieu est doué d'une bonté sans limites en même temps que d'une puissance sans bornes... Je proteste carrément car je vois une foultitude de limites à cette bonté et à cette toute-puissance. »

Et, aux applaudissements d'une grande partie du populo qui suit nos réunions avec un intérêt croissant, le copain a démontré :

Primo, que les apôtres de ce Dieu tant miséricordieux ont toujours mis leurs services à la disposition du plus fort contre le plus faible, aussi bien dans le siècle présent que dans le

siècle passé. Dans quels racoins niche donc sa bonté puisque ses porte-paroles sur la terre font tout juste le contraire de ce que l'on nomme le bien ?

Deuxième, sa puissance n'a pas beaucoup plus d'efficacité puisqu'elle ne se manifeste pas pour enrayer, ni faire disparaître à jamais tous les méfaits que commettent en son nom les hommes choisis par lui pour préconiser ses principes de paix, d'amour et d'harmonie.

Bref, devant les arguments sortis par Philippe pour réfuter les leurs, ces bons socialistes chrétiens ont fini par faire une légère capitulation :

C'est à dire qu'il a été convenu, et cela sur leur demande expresse, que dans les prochaines conférences le mot « dieu » sera mis au rancard et que l'on discutera plus terre-à-terre : au lieu donc de s'occuper de savoir si le Père Éternel est satisfait du fourbi qu'il contemple par le bout de sa lorgnette, on recherchera les choses qui ont fait de notre planète une sacrée forêt de Bondy où germent toutes sortes de végétations plus vénéreuses les unes que les autres, — l'autorité, l'hypocrisie, la lâcheté, le mensonge, la platitude et bien d'autres! — et nous espérons bien leur démontrer que l'épanouissement de toute cette végétation puante est le produit spécial de la semence divine, ou mieux des idées religieuses.

Nous espérons aussi que, dans nos prochaines réunions, la discussion ne se limitera pas entre nous et les démoc-chrétiens : les guesdistes et d'autres sociaux à la manque s'émouvent et se décident, paraît-il, à venir nous démontrer que nous avons la berlue.

Tant mieux ! Mais les gargouilles pisseront encore longtemps avant qu'il soit prouvé que nous ne tenons pas le bon bout.

Un peinard.



#### Entre Politiciens

**Saint-Claude.** — Les électeurs du Jura y ont la main pour pêcher leurs députés ; ils prennent des types pas ordinaires : si Pontarlier a son arbeco à la manque, Saint-Claude a l'Homme-Canon.

Et foutre, en passant des Folies-Bergères à l' Aquarium le type n'a fait que changer de théâtre.

Pour chauffer sa réélection, l'Homme-Canon fait manœuvrer ses biceps : il y a un mois — en douceur pour ne pas l'étrangler à fond — il serrait le kiki à un socialo.

Toujours pour s'entretenir la poigne, la semaine dernière, il en a confirmé un autre.

Voilà l'aboutissant des trouducuteries politiques : la haine et les coups de tampon !

Il y a quelques années, l'Homme-Canon était comme cul et chemise avec le patron qu'il a confirmé. Depuis lors, va te faire foutre ! Les opinions politiques ont fait deux ennemis des deux amis.

Quand donc la ragougnasse politicarde sera-t-elle fichue au dépotoir d'où elle n'eût dû jamais sortir ?

Ça viendra, bon dieu ! Et le plus vite sera le mieux : alors on naviguera en plein dans une société communiste où patrons et dépotés ne pourront plus se tamponner la hure, pour la simple raison que cette engeance aura disparu.

#### Quart-d'œil et hommes d'affaires

Puisque je jaspine sur Saint-Claude, continuons : le commissaire spécial a fait venir à sa turne quatorze bons bougres qui ayant acheté à credo diverses marchandises à une maison de Genève n'ont pu financer au jour fixé.

Les camaros savent que les marchands qui vendent à crédit c'est fripouille et compagnie : ils embobinent les ménagères et font payer cent sous ce qui vaut à peine la moitié.

Y a donc rien de drôle à ce que le quart-d'œil de Saint-Claude prenne fait et cause pour ce mercanti : son métier ne consiste-t-il pas à soutenir les riches au détriment du populo ?

Turellement, le roussin ne s'est pas gêné pour engueuler les prolos et les agoniser de sottises ; entre autres gentillesse il les a traités de malfaiteurs et a eu l'air de dire que les

organisations ouvrières sont des nids à malfaiteurs.

Et tout ça, sur la plainte du mercanti de Genève qui, au lieu de s'adresser au juge de paix, a espéré se faire casquer plus vite en prenant le quart-d'œil pour homme d'affaires.

Un détail qui vaut le coup : c'est l'adversaire de l'Homme-Canon (le patron socialo qui a été confirmé) qui recommanda le représentant de la boîte de Genève aux prolos. Et on leur fout la police aux trousse !

#### Amusettes de joueurs

**Vienne.** — Y a des juges dans l'isère, — tout comme à Berlin, — et nom de dieu, c'est pas des aigles ! Si c'est au poids qu'ils ont acheté leur couche de pantoufflerie, elle a dû leur revenir cher.

Rendez-vous compte :

A la suite des inondations de ces temps derniers, un type avait jeté dans le ruisseau de Maupas, transformé en torrent, une vieille paillasse pissieuse dont il voulait se débarrasser.

Ces jours-ci seulement on aperçut la loque qui, ballotée par les eaux, s'était accrochée à une voûte.

Illico, les joueurs de Vienne conclurent à un assassinat : ils se transportèrent sur les lieux, accompagnés d'une chiee de sergots et d'une floppée d'égouttiers qui retirèrent du ruisseau le sac à punaises.

Le parquet a fait un peu la gueule devant un chou-blanc si carabiné ; quoique ça, pour n'en laisser rien paraître, il a ouvert une enquête pour découvrir qui a foutu la paillasse au ruisseau.

Hein, les camaros, c'est bougrement idiot !

Oui, c'est idiot, ... et pourtant ça s'explique : il faut bien que, de temps à autres, faute de crime émotionnant, les marchands d'injustice prouvent leur utilité en faisant du chiquet. S'ils étaient continuellement à rien foutre, y a des gobeurs qui finiraient par voir clair et comprendre que les juges coûtent plus cher à entretenir que les criminels.

Grâce à des histoires, kif-kif celle de la paillasse, les enjuponnés entretiennent le respect qu'on a pour eux et les gobeurs continuent à croire — ce qui est bougrement inexact, — que s'il n'existait pas de juges et de roussins on s'entregorgerait.

C'est encore pour se faire mousser que, ces jours derniers, les chats-fourrés ont appelé au parquet une douzaine de gamins et de gaminnes de onze à quinze ans, sous prétexte d'outrages aux bonnes mœurs.

Y a donc pas qu'à Paris qu'il y a des vieux dégouttants comme le Père la Pudeur !

Puisque le parquet est en passe de moraliser, voici un tuyau, — à lui de dégouter le coupable !

Vendredi dernier, place de l'Affuterie, en face le café Perrache, une gosse d'environ six ans était en train de poser sa petite pêche ; peut-être avait elle bouffé des gratte-culs ou des noyaux de pêche, — toujours est-il que ça la démangeait et elle se grattait au bon endroit. Y a pas eu méche d'approfondir si elle s'est ensuite fourré les doigts dans le nez... Quoiqu'il en soit, c'était contraire aux *bonnes mœurs*.

Et, pas un sergot à l'horizon, pour protéger la pudeur offensée !

Pendant ce temps-là le Barbe-Bleue Brocard et ses dignes acolytes, Seguin et Lombard, se baladent tranquillement par les rues, — y a pas de danger que ces jean-foutre-là offensent la morale ! Il est vrai que leur victime est morte et que Brocard est plusieurs fois millionnaire.

Assez pour aujourd'hui ! On recausera de ça quand le procès intenté devant le tribunal civil et défendu par le député socialo Charpentier sera terminé.

#### Mariage d'un singe.

**Rouen.** — Un grand fabricant de savates marie son héritier, — une belle rosse ! entre nous soit dit.

A cette occase, il faut que les coupeurs, brocheurs et employés fouillent dans leur portebraise, — malgré qu'il soit trop souvent plus plat qu'une punaise, — pour monter le ménage du doux seigneur, propriétaire de châteaux grâce aux quinze sous d'amende qu'il administre aux gosses qui gagnent dix ronds par jour.

Quant aux pauvres gniaffs qui battent la semelle dans leur grenier, on s'en fout. Ce sont des purées et des crapules et on a l'air de faire fi de leur galette, — mais ils paieront tout de

même : après la fête on diminuera la façon des croquenots !

Tous les sous-merdés, caissiers, contre-coups et autres, font circuler des listes de souscription et il n'est pas permis de verser moins de quarante sous.

On vient d'acheter un pot-de-chambre en bronze ciselé pour le jeune ménage et on va y ajouter un irrigateur à musique pour que les tourtereaux puissent pousser à la roue de la dépopulation.

Les souscripteurs seront admis aux honneurs d'un gueuletton patronal ; mais comme les exploiters savent tenir leur rang, les bouiffes resteront dehors, — des esclaves de cette catégorie ne sont pas assez convenables pour être admis à la table patronale, — ils dépareraient la noce !

Bras d'or, le chien de garde, qu'on a baptisé le « petit tondu », se pourléche les badingoines à l'annonce du repas, — ce qui ne l'empêche pas de penser et de dire que le jeune singe est un sale bougre.

Tout cela démontre l'avachissement des prolos, toujours prêts à lécher le croupion des maîtres !

Lorsqu'un camaro tombe dans la purée, c'est à grand peine qu'on obtient des souscriptions de cinq sous. Mais pour le singe. Ah, mince, c'est différent ! on se déboutonne. Il faut engraisser les exploiters : ce qu'ils volent aux travailleurs n'est pas suffisant, paraît-il.

Tas de couillons, n'avez-vous pas remarqué que votre singe ne donne jamais rien aux ouvriers en purée, — il ne donne que pour les enterrements et encore il prend sur la caisse des amendes !

Il serait temps de vous dessaller !

#### Elles ont du poil, ... et du cœur !

**Marseille.** — Les oisons du conseil municipal peuvent être contents, ils ont fait de la bonne besogne ces derniers temps !

Grâce à leur autoritarisme ces sacrés sociaux à la manque ont amené l'intervention du préfet qui s'est posé en défenseur du populo. Il va résulter de ça que les esprits simples vont conclure que les opportunards sont moins roses et plus réellement républicains que les sociaux.

Les bons bougres se souviennent que le médocastre Flaissières avait interdit l'emploi de la romaine.

Le préfet a cassé son arrêté et la romaine reste toujours en usage.

Quand les poissonnières et les marchandes au panier ont su ça, elles ont emmanché une manifiance, et avec l'emballement et le flaflo du Midi, elles ont offert une riche corbeille de fleurs au préfet.

Comme les plus enflammées avaient l'intention d'apporter un bouquet d'orties aux oisons de la Volière Municipale, le type les en a déconsoillé en leur serinant que dans l'existence le populo doit toujours être calme et inodore.

Certes, le préfet aurait jubilé de voir monsieur Flaissières recevoir une fessée, mais en bon gouvernant il a craint que si le populo prenait l'habitude de fesser les autorités il en vienne vite à ne pas distinguer le postérieur du préfet de celui du maire.

En conséquence, grâce au boniment du préfet, les revendeuses ont porté des fleurs partout, — même à Flaissières !

Nom de dieu, voilà qui s'appelle n'avoir pas de rancune ! Porter des bouquets à un animal qui vous a voulu des misères... y a que dans le populo qu'on a cette grandeur d'âme !

La conclusion de cette histoire de balances et de romaines est simple : le préfet, l'arbin de l'Etat, a défendu la liberté contre les sociaux du conseil municipal.

#### Crapouilleux astiqué !

A Neuf-Maison, dans la Meuse, il y a un sacré bagne, mines et usine métallurgique, où les gueules noires sont menées à la baguette.

Le payeur du bagne, un jean-foutre nommé Bazin, a un système de paye qui simplifie bougrement les rouages gouvernementaux : quand un mineur ou un ouvrier des hauts-fourneaux se trouve accroché chez un fournisseur ou chez un bistrot, les créanciers vont trouver le Bazin, lui graissent la patte et lui donnent la note. Et, sans aucun jugement, le salaud retient cinq ou dix francs par paye, à chaque prolo endetté.

Le crapouilleux fait kif-kif bourriquot à l'égard des pauvres bougres qui sont en retard pour payer leurs prestations à la commune. Chacun doit trois jours de corvée, ou 6 francs.

A défaut de corvée en nature, c'est le percepteur qui doit faire rentrer les 6 francs. En

ce cas, cette sangsue va trouver le Bazin, lui donne les noms des ouvriers qui doivent la corvée, ou bien les contributions à l'Etat et, illico, la somme est retenue aux pauvres nigoudouilles.

Les gueules noires y trouvent bien un cheveu, mais ils se contentent de groumer intérieurement, car ils n'osent rouspéter en face, crainte d'être foutu à la porte.

Eh bien ! ce que les pauvres fioux n'osent faire, bibi le fait sans gêne : le Bazin passe à l'astique aujourd'hui, — un autre jour ce sera le tour d'autres charognes de voir leurs infections imprimées sur le caneton.

Les bandits se sont imaginés qu'en opérant dans la cambrousse ils pourraient impunément exploiter à gogo et plumer vifs les prolos.

Qu'ils en fassent leur deuil !

**Chouette réunion**

A Beauvais, la réunion emmanchée par les copains a richement réussi.

Favier a d'abord exposé les horreurs de l'inquisition espagnole.

Après lui voilà qu'un libre-penseur, nommé Cahours, a mis son grain de sel dans la discussion et prétendu que ce qui se passe en Espagne ne nous regarde pas.

Le copain Moul a fourré le nez du birbe dans sa mouscaille : il le montre patriote, parce qu'il est chargé de la literie militaire, bon français, ce qui ne l'empêche pas d'embaucher n'importe qui, pourvu que ce soit à bas prix : les pauvres bougresses qu'il emploie restent toute la journée à l'eau, pour 50 sous par jour ; le turbin est si dur que la moyenne du séjour d'un prolo chez ce patriote est d'une huitaine. Donc, grâce à son patriotisme, monsieur Cahours se la coule douce et empoche de beaux picailions.

Après ce chouette abattage, Moul continue en démontrant que le populo subit en tout temps une sacrée inquisition morale et matérielle, de la part des patrons.

Et l'auditoire d'applaudir ferme.

**RICHES INITIATIVES**

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

**Bon-Prime de LA CLAMEUR**

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour \_\_\_\_\_ mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *La Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *La Clameur*.

Un autre gniaif : Le camarade Lafond, 264, av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les

2. 50 d'un petit coupon de *la Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

— 0 —

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et 2 billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

**Flambeaux et Bouquins**

— Le premier numéro de *L'Agitateur* vient de paraître à Marseille. Le numéro, cinq centimes, adresse, 22, quai du Port.

— *Félicie ou la Bête au bon dieu*, chanson où est chiné l'illustre Tanneur à la manque. En vente 0.10 cent. chez l'auteur, Jean Cournaud, 18, rue Bouchardon, Paris.

**AUX COPAINS DES ARDENNES**

Les camarades qui voudraient profiter du séjour de Philippe à Nouzon, pour organiser des conférences dans leur patelin sont engagés à lui écrire, jusqu'au 22 février, chez Emile Roger, rue de l'Hôtel de ville, à Nouzon.

La compagnie de Vaillant se trouve dans une situation très précaire. Que les camarades qui peuvent l'aider n'y manquent pas.

Adresser les fonds à Mme Marie Rémond (qui est le nom paternel de la compagnie de Vaillant), 24, rue Berzélius, Paris.

**Communications**

Paris. — Salle de l'Eden-du-Temple, 49, rue de Bretagne, le lundi 15 février, à 8 h. 1/2.

**GRAND MEETING PUBLIC & CONTRADICTOIRE.**

Ordre du jour : 1° Les Crimes modernes, Montjuich, Madagascar, Cuba, Arménie ; 2° Le Communisme et l'Individualisme.

Conférence par les camarades : Charles Malato, Francis Prost, E. Girault, Tortelier, Gravelle, J. Potier, Zisly, Raubineau, Sadrain, Janvion, la camarade Mary Huchet, etc.

Nota. — Les dames sont admises. — Prix d'entrée : 0 fr. 30.

— Aux Camarades du XVIII<sup>e</sup> : A l'effet de donner plus d'essor à la propagande, des camarades ont fondé un groupe révolutionnaire. Nous y invitons tous ceux qui estiment qu'Anarchie ne signifie pas Apathie, et que pour avoir la Liberté il est nécessaire de lutter pour la conquérir. Nous laisserons-nous endormir par l'inaction ? Que les camarades le comprennent bien, l'inaction n'a jamais produit que l'avachissement, seule l'activité a des ressources.

C'est donc aux mâles, aux ardents, que le groupe s'adresse et nous espérons que notre appel sera entendu. Samedi 13 courant, à 8 heures du soir, rue Lepic, 11, au 1<sup>er</sup>, (café des Artistes), réunion de tous les camarades « Les Chercheurs » groupe de propagande révolutionnaire.

— Les personnes qui désireraient des invitations pour les conférences qu'organise Alphonse Argence, sur Cuba et l'insurrection cubaine, s'adresseront au conférencier, aux bureaux du journal *la Petite Lanterne de Jacques*, l'après-midi.

— Le groupe d'études, le Monde Nouveau, se réunit le mardi soir, au café de la Renaissance, 69, rue Blanche. Tous ceux qui s'intéressent à la question arménienne que doit traiter Louis Martin, et qui pourraient procurer études, documents, appréciations, voudront bien les apporter au groupe, mardi 16 courant.

— Groupe d'études sociologiques et littéraires des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup>, réunions, 14, rue Mabilion.

Lundi 15 février, à 9 heures du soir, causerie par F. Pelloutier. Sujet traité : Y a-t-il une morale dans l'anarchie ?

— Le dimanche 14 février à 2 heures de l'après-midi salle Lenoir, 35 rue des Meuniers, XII<sup>e</sup> arrondissement grande réunion publique et contradictoire.

Sujet traité : les crimes de la Religion et l'anarchie. Avec les concours des camarades Prost, Girault, Raubinau, Sadrin, Lafond.

Entrée 20 centimes.

— *La Pensée libre* du XII<sup>e</sup>, groupe Anti Reli-

gieux, réunion jeudi 11 février à 8 h. 1/2 soir, 125, rue de Reuilly.

Causerie par un camarade.

— *Bibliothèque Sociologique* du 12<sup>e</sup>. Réunion samedi soir à 8 h. 1/2, même local que ci-dessus. Causerie sur l'égalité de l'intelligence.

Rouen. — Les libertaires sont convoqués au local habituel : question à résoudre, la vente des journaux.

Le camarade Bordenave, 42, rue Martainville, vend journaux et brochures et porte à domicile.

Troyes. — Soirée familiale organisée par le Cercle d'études sociales, hôtel de la Croix d'or, rue de la Cité, salle du fond, dimanche à 8 heures 1/2. Tous les travailleurs sont invités.

Lille. — Soirée familiale le 14 février, à 2 heures 1/2 du soir, 15, rue de Van-Velde, au Repos des Voyageurs.

Causerie, chants et poésies, tombola.

Roubaix. — Dimanche 13 février, soirée familiale. Entente pour la vente.

Angers. — Les camarades d'Angers et des environs désireux d'étudier la question sociale, sont invités à venir la discuter tous les samedis soir, à 8 heures, chez le bistrot, 68, faubourg Saint-Michel.

Bruxelles. — Cercle d'études sociales, lundi 15 février, à 8 heures 1/2 du soir, aux Deux Nègres (Distillerie Monico), rue de la Colline, conférence par le citoyen T. Ludovic.

Sujet : Les tendances du Socialisme (suite).

— Samedi 20 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, au même local, conférence par un camarade du groupe. Sujet : La mort de Jésus.

Les deux conférences sont contradictoires.

Amiens. — Dans la grande salle de l'Alcazar, le samedi 20 février, à 8 heures 1/2 du soir, grande soirée familiale et artistique organisée par les *Libertaires d'Amiens*.

A 8 heures 1/2, partie de concert vocal et instrumental ;

A 10 heures, première représentation de la Grève des Teinturiers, pièce dramatique inédite en un acte ;

A 11 heures, conférence par Tortelier ;

A minuit, grand bal de nuit, tombola splendide, lots merveilleux.

Principal lot, un bon de l'Exposition.

Tous les libertaires sont spécialement convoqués dimanche 14 février, au Cent de Piquet, faubourg du Cours, 6 heures du soir, pour les dernières dispositions à prendre. Le compagnon Dumont, 15, rue Saint-Roch reçoit en dépôt les lots qu'offrent les camarades.

— E. Vattille, Krebs, le canard l'est envoyé régulièrement.

— Dagan, ta communication arrive une semaine trop tard.

— S. Roubaix : Mercredi, dernier délai pour les communications.

C. Grenoble. — S. Roubaix. — B. Weir City. — D. Aguilar. — B. Roanoke. — L. Allegheny. — C. Marseille. — Buenos-Ayres. — F. et V. Alger. — R. Hyères. — M. Frugères. — H. Pittsburg. — R. Deville. — T. Villers Semeuse. — C. Saumur. — P. Commentry. — N. Alger. — V. Nîmes. — V. Reims. — R. Bézenet. — M. Troyes. — B. Angers. — P. Brioules. — R. Nouzon. — G. Carmaux. — B. Nantes. — S. Roubaix. — L. Bruxelles. — M. Avignon. — F. Toulon. — S. Cette. — H. Agen. — B. Rouen. — V. Lille. — B. Sedan. — T. Thizy. — C. Havre. — L. Brest. — (N. Hodimont ; L. Se-raing par T. N.) — reçu règlements, merci.

POUR GRAISSER LE TROIS-PIED DU PÈRE PEINARD : L. R. Nîmes 1.80. — Weir City : F. M. 25 sous ; I. B. 40 sous ; L. B. 40 sous ; J. M. 25 sous ; J. D. 40 sous. — A. B. Scamenville 15 sous. — F. R. Minéral City 40 sous.

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR : Vienne, par A. G. 7 fr. 95.

**RÉCLAMEZ ET ACHETEZ**

**L'ALMANACH**

DU

**PÈRE PEINARD**

POUR 1897 (AN 105)

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

La Torture à Montjuich



Le Tenaillement et le Grillage des chairs